

Carlos Guevara

Sur la jouissance féminine et le désir de l'analyste *

« Et d'abord il y avait trois genres d'hommes, non pas deux, mâle et femelle, comme maintenant ; il en existait un troisième, constitué des deux autres, dont le nom s'est gardé, bien que la chose même ait disparu. C'est l'androgyné, qui rassemblait alors dans le nom et la forme d'un seul être le masculin et le féminin. Il n'en reste pour nous qu'un mot dont le sens est injurieux. [...]. Chacun d'entre nous est donc un symbole d'homme, un signe de reconnaissance, puisque, comme les soles, il résulte de la coupure qui a donné deux êtres à partir d'un seul ; et tant que dure sa vie il recherche le symbole qui le complète ¹. »

Ce n'est pas sans penser à Freud sous l'Acropole que je suis là aujourd'hui pour tenter de dire quelque chose de valable, du moins, valable en tant que questionnement sur les rapports entre la jouissance féminine et la production du désir de l'analyste.

Il s'agit donc pour moi, avant tout, de poser une question, de la peser aussi. C'est pour moi le produit premier et sans doute le plus précieux de l'expérience du cartel : saisir sa question, mais pas sans les autres. Ce n'est pas un effet du hasard que ça soit venu pour moi dans un cartel. Je dirais plutôt effet de contingence, rencontre qui dans la structure du cartel noue sa logique et celle qui dans l'inconscient rend compte du pas-tout de la femme.

Vous pouvez remarquer que dans ma question le terme de production du désir de l'analyste est posé, terme appelé à confirmer

* Intervention faite lors de la Journée des cartels du Forum d'Athènes en novembre 2010. Publiée en grec dans la revue *Kaptea*, n° 2, du Forum du Champ lacanien d'Athènes, en septembre 2011.

1. Extrait du discours d'Aristophane dans *Le Banquet, Dialogue sur l'amour*, de Platon, traduction du grec par Maël Renouard, Paris, Payot et Rivages, 2005, p. 72 et 76.

cette rigueur logique du cartel et de son opération sur la transmission du savoir produit dans l'expérience analytique. À cet égard, l'expérience de ce cartel en particulier est plus qu'exemplaire, en tout cas pour moi, du fait que tout au long du temps qu'il a duré il a été question du féminin, de l'hétérogénéité (pour ne pas dire de l'hétéros) de sa composition, et finalement de la passe.

Ce n'est sans doute pas un hasard non plus si j'ouvre ma communication avec une citation du *Banquet*, sublime dialogue sur l'amour. Lacan, qui s'y est intéressé de près au point d'avoir consacré son séminaire sur le transfert au commentaire de ce dialogue, posait déjà un questionnement de la même nature. Je le cite (il parle de Socrate) : « Le désir n'y est plus que sa place, pour autant qu'il n'est plus pour Socrate que désir de discours, de discours révélé, révélant à jamais. D'où résulte l'atopie du sujet socratique, si tant est que jamais avant lui ait été occupée par aucun homme, aussi purifiée, cette place du désir », et ensuite : « Et par conséquent, la question se pose d'articuler, d'une façon un petit peu plus poussé qu'il n'avait été fait jusqu'à présent, ce qui doit être le désir de l'analyste », et encore : « Et je vous pose simplement cette question – que doit-il rester de ses fantasmes ? Vous savez que je suis capable d'aller plus loin, et de dire son fantasme, si tant est qu'il y ait un fantasme fondamental. Si la castration est ce qui doit être accepté au dernier terme de l'analyse, quel doit être le rôle de la cicatrice de la castration dans l'éros de l'analyste ² ? »

Mais je vous invite à avancer un peu plus avec moi dans ce séminaire et vous verrez qu'une fois posée la question, Lacan va suivre, décrire, décortiquer la manière de procéder de Socrate. Il nous fait sentir à quel point la méthode interrogative de Socrate porte sur la cohérence du signifiant, interrogation du signifiant donc. Il nous fournit plusieurs exemples du dialogue de Socrate. Il y a la remarquable question adressée à Agathon : « Cet amour dont tu parles, est-il ou non amour de quelque chose ? Aimer et désirer quelque chose, est-ce l'avoir ou ne pas l'avoir ? Peut-on désirer ce que l'on a déjà ³ ? » Ou bien la remarque adressée à Agathon qui consiste à dire : « Tu dirais sans nul doute, si tu souhaitais faire une bonne réponse, que

2. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre VIII, Le Transfert*, Paris, Seuil, 2001, p. 129-130.

3. Cité par J. Lacan dans le séminaire *Le Transfert*, *op. cit.*, p. 141.

c'est précisément d'un fils ou d'une fille que le Père est père ⁴. » On voit bien la dialectique socratique qui interroge le signifiant sur sa cohérence de signifiant, un signifiant est signifiant par rapport à un autre signifiant.

Cependant, Lacan pointe aussi la limite du procédé socratique, de telle sorte qu'il s'interroge sur la fonction qu'il fait jouer au personnage de Diotime. N'oublions pas qu'il intervient après une sévère critique de l'ode d'Agathon et qu'il substitue la parole de Diotime au savoir qu'il (Socrate) pourrait fournir sur l'amour. Deux éléments retiennent mon attention du commentaire lacanien. Tout d'abord, dans le même mouvement, Socrate fait intervenir l'énigme, il nous indique même que l'étymologie d'énigme le montre, car en grec ancien cela veut dire : « Ce qu'on laisse entendre. » Il y a là un pas supplémentaire à la seule référence de la combinatoire signifiante. Ensuite, il nous fait remarquer qu'il se justifie tout à fait de poser la question de savoir pourquoi, pour aller plus loin dans son discours sur l'amour, il se substitue à l'autorité de Diotime, je cite Lacan : « S'il passe la parole à Diotime, pourquoi ne serait-ce pas parce que, concernant l'amour, les choses ne sauraient aller plus loin avec la méthode purement socratique ? Tout le démontre, et le discours de Diotime lui-même ⁵. » Et il avance une réponse un peu plus loin en disant : « N'est-ce pas dans la mesure où quelque chose, quand il s'agit du discours de l'amour, échappe au savoir de Socrate, que celui-ci s'efface, se dioecise, et fait à sa place parler une femme ? – Pourquoi pas la femme qui est en lui ⁶. »

Il faut noter, pour comprendre l'importance du personnage de Diotime, que l'étrangère de Mantinée nous est présentée comme un personnage de prêtresse, de magicienne. Diotime est une savante en matière de sorcellerie et il est indiqué qu'elle aurait réussi par ses artifices à faire reculer de dix ans la peste à Athènes.

Par ailleurs, et sans entrer dans les détails que vous pouvez retrouver dans le séminaire, il est central de souligner que, dans le mythe que comporte sa réponse sur la naissance d'Éros, elle nous dira que l'amour est fils de Poros, qui veut dire expédient, ressource,

4. *Ibid.*, p. 144.

5. *Ibid.*

6. *Ibid.*, p. 147.

astuce, et de Penia, qui signifie pauvreté, misère, aporie, c'est-à-dire quelqu'un sans ressources. Il faut ajouter que dans l'histoire du mythe, c'est Penias, l'Aporia qui se fait engrosser par Poros, qui, lui, est ivre et dort. À ce propos, Lacan nous indique que « c'est le masculin qui est désirable, c'est le féminin qui est actif. C'est tout au moins ainsi que les choses se passent au moment de la naissance de l'Amour ⁷ ».

Alors, avant de continuer, récapitulons les termes qui se rajoutent au procédé socratique : l'énigme, le féminin, le féminin comme élément actif. Il conviendrait dès lors de se demander ce que, quant au féminin, Lacan avance par rapport à Freud.

Il est important de faire remarquer que Freud découvre dès 1905 les pulsions en tant que partielles, avec la conséquence logique de ne pas identifier une pulsion génitale dans l'inconscient. Ces pulsions ne disent rien de la différence entre homme et femme, elles se retrouvent aussi bien chez le petit garçon que chez la petite fille et laissent ouverte la question de savoir ce qui distingue l'essence de la femme.

Freud va identifier par la suite la prévalence d'un signifiant unique, le phallus, qu'il appelle pénis. À partir de là, il présente une formulation de la différence en termes anatomiques : avoir ou pas le pénis. Sur cette base, il construit la thèse majeure qui fait du manque phallique le principe dynamique de toute libido, qui affirme que l'identité sexuée du sujet se forge à partir de la crainte de le perdre chez celui qui l'a, et de l'envie de l'avoir chez celle qui en est privée. Le complexe de castration devient la plaque tournante du devenir homme ou femme. Avec son texte « Pour introduire le narcissisme » de 1914, Freud évoque trois évolutions possibles de l'envie de pénis, dont une seule peut mener à la véritable féminité. De ce point de vue, déjà pour Freud, toutes les femmes ne seraient pas véritablement des femmes. Pour lui, la féminité de la femme dérive de son être châtré, est femme celle que son manque phallique incite à se tourner vers l'amour d'un homme.

Avec Lacan, on peut distinguer pour l'essentiel deux étapes sur cette question. La première, très freudienne se situe dans les années 1958, avec « La signification du phallus » et « Propos directifs pour

7. *Ibid.*, p. 150.

un congrès sur la sexualité féminine ». La deuxième correspond aux thèses des années 1970 de « L'étourdit » et du séminaire *Encore* sur les formules de la sexuation.

Dans « La signification du phallus », il réaffirme la prévalence du complexe de castration freudien dans l'inconscient et le devenir sexuel, mais il rectifie Freud en indiquant qu'il ne s'agit pas de pénis mais de phallus, c'est-à-dire d'un signifiant qui, comme tout signifiant, a son lieu dans le discours de l'Autre.

Les formules de la sexuation ne sont pas en contradiction avec la thèse de « La signification du phallus », Lacan conserve la prévalence de la logique de la castration en ajoutant que cette logique ne règle pas tout le champ de la jouissance : il y a une part qui ne passe pas au Un phallique et qui reste, réelle, hors symbolique. De ce point de vue, dire que la femme n'existe pas est une manière de dire que la femme n'est qu'un des noms de cette jouissance-là, réelle. Quant aux femmes qui, elles, existent, elles n'échappent pas au primat du phallus.

Avec la proposition du phallus comme signifiant et plus précisément comme signifiant du manque, on peut représenter, outre la différence sexuelle, le manque-à-être que le langage génère pour tout sujet quel qu'il soit, et la parité dans le manque se trouve de ce fait rétablie.

Lacan introduit ainsi une nouvelle distinction : « Les rapports entre les sexes tournent autour d'un être et d'un avoir le phallus ⁸ » et fait subir une transformation au binaire freudien de l'avoir ou pas. Cependant, il ne s'agit pas de le contredire, mais plutôt de faire valoir que, dans la relation entre les sexes, avoir ou pas le pénis ne fait l'homme ou la femme que par le biais d'une conversion.

Alors que Freud pointait la demande d'amour comme proprement féminine, Lacan va opérer un décalage et fait valoir que, dans les rapports des désirs sexués, le manque phallique de la femme se trouve converti en un bénéfice d'être le phallus, soit ce qui manque à l'Autre. Cet « être le phallus » désigne la femme en tant que dans le rapport sexué elle est appelée à la place de l'objet. Dans l'amour, par la grâce du désir du partenaire, le manque se convertit en un effet d'être quasi compensatoire : elle devient ce qu'elle n'a pas. On voit à quel point, pour Lacan, le manque féminin se trouvait déjà positif.

8. J. Lacan, « La signification du phallus », dans *Écrits I*, Paris, Seuil, 1999, p. 172.

La formulation de Lacan met l'accent à la fois sur le désir et sur la demande faite à l'homme, mais il maintient une définition de l'être féminin qui passe par la médiation obligée de l'autre sexe. D'où la série de ses formules successives pour spécifier la place de « la femme ». Elles en font toutes le partenaire du sujet masculin : être le phallus, soit le représentant de ce qui manque à l'homme, puis être l'objet cause de son désir, et enfin être le symptôme où se fixe sa jouissance.

Toutes ces formules définissent la femme en tant que relative à l'homme et ne disent rien de son possible être en soi, mais seulement de son être pour l'Autre. Cet écart sous-tend implicitement tous les développements sur la sexualité féminine. Cela explique pourquoi tout ce qui se dit de la femme s'énonce du point de vue de l'Autre et concerne plus son semblant que son être propre, celui-ci restant l'élément « forclos » du discours.

La clinique des femmes apporte d'innombrables exemples de cette réalité discursive ; ainsi, on peut localiser l'importance de l'autre femme pour l'hystérique, l'énigme de ce que veut la femme pour l'homme obsessionnel, et même le fait, tel que l'indique Lacan, que dans les rapports dits homosexuels entre femmes il s'agit toujours de l'hétéros.

À ce propos, j'aimerais commenter rapidement la demande qui m'a été adressée en tant qu'analyste par une jeune femme il y a déjà longtemps. Elle arrive en disant : « Je viens vous voir parce que je viens de vivre pendant un an avec une autre femme et j'ai été amenée à me dire soudainement qu'au profond de moi-même, je sais que je ne suis pas lesbienne. » Par la suite elle pourra expliquer que le choix de cette femme relevait d'un trait particulier : sa virilité. En effet, elle lui avait paru bien plus virile que tous les hommes qu'elle avait connus et dans leur vie quotidienne elle avait adopté tous les traits, les conduites qu'une certaine tradition attribue aux hommes ; ainsi se chargeait-elle de l'entretenir, de tout payer, de donner des consignes sur les décisions à prendre. Elle était possessive et jalouse et même dans la rencontre des corps le rôle « actif », à l'aide d'une prothèse, lui revenait systématiquement. Peu à peu ma patiente s'est vue confinée, selon ses dires, à la place d'une parfaite maîtresse de maison, bien rangée... elle qui dès son plus jeune âge en avait fait baver à ses parents, rebelle sans cause, qui ne s'était jamais privée en

ce qui concerne les plaisirs, elle qui, pour ce qui était de trouver des hommes, des conquêtes, n'avait pas de scrupules !

À un certain moment elle a dit : « Je me rends compte que j'étais une pure consommatrice de phallus. » La série de ces rencontres était longue et la fierté jadis arborée de cette collection a laissé la place au désarroi du fait de constater sa difficulté à arrêter cette chaîne, à s'arrêter à un, à nouer un lien à un homme par l'opération de l'amour.

Autour de cette vignette clinique on pourrait disserter longuement sur la question du semblant, du paraître, de faire l'homme ou la femme, mais ce n'est pas l'objet central de mon exposé.

Les formules de la sexualité de Lacan maintiennent donc que la femme n'est objet qu'à la condition d'incarner pour le partenaire la signification de la castration et de se présenter sous le signe du moins. À cet égard, Colette Soler, dans son livre *Ce que Lacan disait des femmes*, nous fait remarquer ceci :

« La formule est généralisable : c'est le manque – pénis ou pas – qui fait être objet. Ainsi de l'homme Socrate lui-même, qui, à exhiber le manque de son désir, devient l'objet du transfert d'Alcibiade. La carrière est donc possiblement ouverte à chacun, homme ou femme, d'être l'homologue d'une femme, à savoir ce qui se couple à l'Un sur le mode de l'objet.

Cependant, pour une femme, comme pour tout ce qui s'offre à la place de l'objet, analyste inclus, l'être objet ne dit encore rien des objets qu'elle a, de ceux qui causent son désir à elle, et de ce qui l'approprie à sa place dans la relation ⁹. »

Après toutes ces considérations, on peut reprendre la question du départ et la déplier de manière multiple et demander, par exemple : qu'est-ce que le discours analytique permet de formuler concernant la différence des sexes ? Ou bien : y a-t-il quelque chose d'exigible concernant les identifications sexuées pour qu'on puisse parler d'analyse achevée ? On peut aussi se demander si l'analyste opère en tant que para-sexué, auquel cas, homme ou femme, il vaut en tant que un et la différence ne se situe qu'au niveau des représentations

9. C. Soler, *Ce que Lacan disait des femmes*, Paris, Éditions du Champ lacanien, 2003, p. 40. La référence lacanienne évoquée dans la citation se trouve dans le texte « Subversion du sujet et dialectique du désir » (dans les *Écrits*).

de l'analysant, ou encore si l'effet d'une cure est le même sur un homme et sur une femme.

Le champ ouvert est vaste et je ne pourrais sûrement y répondre. Cela ne nous empêche pas cependant d'avancer quelques considérations.

Nous savons que Lacan distingue deux axes du transfert, celui du sujet supposé savoir, où la révélation analytique est attendue, et celui de la « mise en acte de la réalité sexuelle de l'inconscient », où le changement libidinal est en question. Le premier pas de la stratégie de l'analyste est d'offrir le semblant de sujet supposé savoir à l'amour de l'analysant ; mais ensuite la question de l'usage qu'en fait l'analyste se pose, puisqu'on attend de lui un usage inédit, qui noue l'amour au savoir. Colette Soler distingue ainsi une particularité de l'opération de l'analyste : « L'analyste est le seul à faire de l'amour un usage que je pourrai dire désintéressé. C'est qu'il n'attend pas son être du transfert – ce pour quoi il vaut mieux qu'il ait cessé d'être malade de son manque à être –, qu'il s'en fout autant de la justice distributive, et qu'il se sait par ailleurs promis au desêtre. Il tente, en fait, de faire servir l'amour, non pas à l'être, mais au savoir, à la production d'un bout de savoir ¹⁰. »

En ce qui concerne la jouissance, et notamment celle que Lacan qualifie de supplémentaire, de réelle, et donc hors symbolique, est-elle plus accessible aux femmes qu'aux hommes ? N'oublions pas qu'à ce sujet Lacan à la fin de son enseignement disait que les femmes ont davantage rapport au réel, au sens d'une jouissance vivante impossible à dire. Il dit des femmes qu'elles sont les meilleures des analystes aussi bien que les pires. Les meilleures, car plus libres dans leurs interprétations, moins soucieuses de la toute exactitude et plus attentives à la vérité, elles-mêmes pas-toutes. Les pires, car, à trop aimer la vérité singulière, on peut oublier la structure qui, singulière, ne l'est pas. C'est pourquoi il se moque aussi de la disproportion entre le poids de leur voix dans la psychanalyse et le léger des solutions produites.

N'oublions pas qu'avec les formules de la sexuation être du côté homme ou femme ne dépend pas seulement de la différence anatomique, même si elle est impliquée dans la position du sujet quant au

10. *Ibid.*, p. 248.

phallus. De ce point de vue, quand on dit « tous les hommes », que l'homme est tout dans la fonction phallique, il faut garder à l'esprit que ce n'est pas parce qu'il est homme qu'il est dans la fonction phallique mais plutôt qu'il s'agit d'une condition, qu'il faut qu'il se range tout dans la fonction phallique pour qu'on puisse le dire homme. De même pour les femmes, quand on dit que l'universelle de la femme n'existe pas et que les femmes ne sont pas toutes dans la fonction phallique, ce n'est pas parce qu'elles sont femmes qu'elles ne sont « pas-toutes », il faut qu'elles se rangent du côté pas-tout pour qu'elles soient dites femmes.

Alors, après ces considérations, peut-on ranger la place de l'analyste, de son désir, d'un côté ou de l'autre, peut-on dire que sa place relève du féminin ? Lacan disait volontiers qu'une analyse hystérise le sujet, mais peut-on dire qu'elle le féminise ?

Je ne risquerai pas, bien sûr, une réponse définitive, mais comment pourrait-on faire l'économie de dire que l'analyste ou, mieux, son désir, produit de l'expérience analytique, reste de cette opération impliquant la rencontre avec un réel qui lui permet de se placer au-delà de son fantasme, exige qu'il soit du moins averti d'un au-delà de la jouissance phallique, de l'existence d'un impossible à dire, de l'impossible du rapport sexuel. De ce point de vue, on peut dire que l'analyse est la mise en œuvre de la castration dans la parole.

Ajoutons pour finir que l'énigme dont il a été question dans mon exposé et que Lacan situe du côté féminin, il la situe aussi du côté de la psychanalyse. Ainsi, dans « Lituraterre », et en parlant de la critique littéraire, il dit : « Méthode par où la psychanalyse justifie mieux son intrusion : car si la critique littéraire pouvait effectivement se renouveler, ce serait de ce que la psychanalyse soit là pour que les textes se mesurent à elle, l'énigme étant de son côté ¹¹. »

Pourrions-nous finalement nous risquer à dire qu'il faut que l'analyste, homme ou femme, dans son acte, soit pas-tout, pour que l'analyse, elle, puisse se produire ?

11. J. Lacan, « Lituraterre », dans *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 13.